Bulletin météorologique.

Washington, 13 août— Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau; vents variables.

NOTRE EDITION DU 1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'*Abeille* publiera cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1897-98 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du Commerce et de l'Industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se repandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SUITE DEPECHES.

Arrivée du transport Seguranca.

Liste des malades à bord.

Presse Associée—

New York, 13 août — Le transport des Etats-Unis, Seguranca, arrivé, la nuit dernière de Egmont Key, près Tampa, a été inspecté par l'officier de santé Doty, après son arrivée, à 6 heures du matin.

Tous les convalescents à bord, vont beaucoup mieux. Ily a eu un décès à bord, pendant la traversée, celle du soldat Ellis, du 33e du Michigan, qui est mort de paralysie, le 10 août. On croit que tous les convalescents vont être transférés à Governors Island ou dans quelqu'un des hôpitaux de la ville. Leur état est tel, qu'on peut les renvoyer chez eux.

Voici la liste complète des soldat et passagers qui se trouvaient à bord du transport Seguranca:

Le major V. C. Vaughan, ayant la charge du navire comme chirurgien:

Le major R. M. Townsend commissaire et quartier-maitre du navire.

Docteurs Cronin, Laurison, Fonde et Lesser, ce dernier un fils du Dr. Lesser, de la Croix Rouge; Mme Julia Helen Bull, de la Croix Rouge; Major général O. O. Howard, (en retraite); Col. H. A. Thacker, 16e d'infanterie; Major William G. Lattimer, 34e Michigan; Premier lieutenant H. W. Sprague, corps des signaux, Massachussets; Cap. Fred A. Smith, 12e d'infanterie; Second lieut. B. H. Dorrey, U. S. V.; département du commissaire à Tampa; E. T. Stetson, 4e d'infanterie; lieutenant John MacNaughton, adjudant, 34e du Michigan; lieutenant Charles P. George; 16e d'infanterie; lieutenant colonel Lawrence J. Logan, 9e Massachusetts; major W. H. Llewellyn, 1er U. S. V. cavalerie; major Edwin B. Winans, 34e Michigan: lieutenant Stout, 6e cavalerie; William C. Howland, secrétaire du général Howard; R. S. Porro, U. S. A.: M. F. Burgess, M. D., U. S. A.; William Schwatt, sergent quartiermaitre, corps des signaux, Massachusetts; James O'Shaughnessy, jr, Chicago Chronicle; J. Herringa, New York Staats Zeitung; Dennis O'Donahue, Evening News, Detroit; William J. Glacken, McClure's Magazine, John Fitzgibbon, Detroit Evening News; Henry Marcotte, Army and Navy Journal; Jose de Armagle, New York; J. J. Sullivan, Kathleen Blake Watkins, Toronto Mail and Express; John S. Barnes, St-Paul, Minn.; George B. Rae, New York World; J. C. d'Ageredo; Wallace Canfield, soldat, compagnie D, 9e cavalerie; George G. Moson, soldat, compagnie C, 1ere cavalerie; John Biggers, soldat Co H. 3e cavalerie; Rudolph Cetten, commissaire, quartier-maître générale; Thomas R. Powell, soldat Co G. 24e infanterie; Edward Marshall, soldat Co C. 25e infanterie; John E. Drew, musicien, 10e cavalerie; Harry Zitzh, soldat Co D. 13e infanterie; William Benthin, soldat Co E. 3e infanterie; Jos. Hevghein, soldat Co F. 3e infanterie; Jas. McGrath, soldat compagnie G, 9e infanterie; Alex McFarland, conducteur 20e infanterie; Joseph Lengerbrink, soldat compagnie I, 3e cavalerie; F.W. Kettley, soldat compagnie F, 16e infanterie; Frank Hughes, soldat compagnie E, 1er artillerie; Thomas Ellis, soldat compagnie C, 3e cavalerie; Lewis Lewis, soldat compagnie K, 1er artillerie; Lewis B. Jones, soldat, corps de signaux, Mass.; Geo. Peter, soldat Cie. C, 6e cavalerie; William E. Mahoney, soldat, corps des signaux, Massachusetts; A. T. Wipple, corps des signaux, Massachusetts; R. M. Richards, soldat, compagnie B, 17e infanterie; James McLaughlin, vendeur de journaux; John McKenny, servant 1st U. S. V. cavalerie; Samuel Caldwell, servant 24e infanterie; C. W. Groh, soldat compagnie D, 6e cavalerie; S. S. Keldie, headquarters mess; John Johnson, soldat, compagnie E, 25e infanterie; Payden Richards, sergent, 25e infanterie; Ed Marson, compagnie D, 25e infanterie; E. D. Ray, soldat Cie E, 24me d'infanterie; Solomon Smith, soldat, Cie H, infanterie; Frank Johnson, domestique, 9me Massachusetts; Dr Burton, soldat, Cie D, 24me d'infanterie; Hilmer Kron, soldat, Cie A, 16me d'infanterie; Joseph McEntree, soldat, Cie C, 17me d'infanterie; Robert Salmons, soldat, Cie A, 25me d'infanterie; Louis Diffindore, soldat, Cie H. 23e cavalerie; Richard Meyer, soldat, Cie D, 33e Michigan; F. C. Bergess, soldat, Cie C, 1er d'infanterie; Elmer Baker, soldat, Cie A, 33e Michigan; Frank Williams, sergent du corps des signaux, Massachusetts; R. Rirkwood, soldat du corps des signaux, Massachusetts; W. H. Worthen, soldat au corps des signaux, Massachusetts; John Barber, soldat du corps des signaux, Massachusetts; Jesse Miller, soldat, Co C, 24e d'infanterie; James Bretton, soldat, Co C, 24e d'infanterie; Peter Lawson, soldat, Co E, 10e d'infanterie; Sherley B. Cunningham, soldat du corps des signaux, Massachusetts; Squire Williams, soldat, Co D, 24e d'infanterie; Wallace Eddy, soldat, Co A, 33e Michigan; C.G. Reeves, soldat Co I, 33e Michigan; C. Wilcox, soldat, compagnie A, 33e Michigan; John Thompson, soldat, compagnie G, 2e d'infanterie; Will Williams, soldat, compagnie A, 24 d'infanterie; Joseph M. Hodt, soldat, corps des signaux, Massachusetts; P. V. Jewitt, soldat, corps des signaux, Massachusetts; Frank Poutney, soldat, compagnie E, 9e d'infanterie; Morris Green, soldat, Cie I, 10me d'infanterie; Arthur Bates, soldat, Cie A, 2me cavalerie; William Cook, soldat, Cie H, 24me d'infanterie; Charles Stooten, soldat Cie I, 3me cavalerie; F. I. Goran, corps des signaux, Massachusetts; Robert Gray, musique, 25me d'infanterie; John Russell.

—:o:—

Tremblement de terre.

Presse Associée

Seattle, Wash., 13 août—Il y a eu deux légères secousses sismiques, ici, la nuit dernière. Les vibrations allaient de l'Est à l'Ouest et ont duré 4 secondes.

—o—

Le gouvernement des territoires conquis.

Presse Associée.]

Washington, 13 août — Il est probable que les territoires conquis, tels que l'île de Porto-Rico et Manille, resteront sous la loi militaire jusqu'à une décision du Congrès.

On croit que les commissions militaires qui seront nommées d'ici dix jours feront des recommandations à cet égard.

D'ailleurs, on fait remarquer qu'on ne peut guère agir autrement dans l'île de Porto-Rico, et que Manille, logiquement, doit être pour le présent soumis au département de la guerre et au commandant militaire.

En ce qui concerne l'île de Cuba il est probable que l'extension de l'autorité des Etats-Unis s'opérera par l'intermédiaire du secrétaire de la guerre et des officiers de l'armée sous sa direction.

La nomination des commissaires militaires est sérieusement prise en considération. Les noms de nombreux officiers éminents ont été mentionnés.

Les fonctionnaires du département de la guerre concentrent maintenant leurs efforts sur la question d'assurer aux soldats en campagne et dans les camps le plus grand confortable possible, de soulager les malades, de prendre soin des blessés et d'envoyer les soldats en bonne santé aux points les plus salubres et les plus agréables.

Des mesures ont été prises pour envoyer des renforts au général Merritt. Avec les troupes actuellement à Manille et celles qui doivent y arriver d'ici quelques jours le général Merritt aura sous ses ordres 16,000 hommes. Sept mille hommes seront en outre envoyés de San Francisco aussi rapidement que le permettra l'arrivée des transports. Ces transports sont actuellement en route de Nangasaki à San Francisco.

Le département de la guerre a commencé la cancellation des contrats pour le transport de troupes. Le gouvernement des Etats-Unis a acheté treize navires et en a affrétés environ cinquante.

Les contrats d'affrétement du Lampasas et du Louisiana ont été cancelés et ceux du Concho et du Lenia le seront dès leur arrivée à Santiago.

Des navires seront retenus pour le transport des troupes, mais comme il n'est plus nécessaire de les transporter rapidement quelques navires suffiront.

Les autorités fédérales et la fièvre jaune.

Presse Associée.

Washington, 13 août—En conséquence du rapport annonçant l'apparition de la fièvre jaune à Franklin, Louisiane, M. Wyman, chirurgien général du service des hôpitaux de la marine, a déclaré aujourd'hui que dès la réception du rapport il avait envoyé en toute hâte à cet endroit deux chirurgiens du service pour procéder à une enquête et faire un rapport.

Ces chirurgiens ont découvert qu'une personne morte d'une fièvre avait été enterrée. D'après l'historique du cas ils sont, disent-ils, enclins à croire que le défunt a succombé à la fièvre jaune, mais comme ils n'ont pas été en mesure d'examiner le corps ils ne peuvent pas affirmer le fait.

Le docteur Wyman leur a donné l'instruction de rester à Franklin pour suivre les évènements et prendre de promptes mesures de quarantaine afin d'isoler tous les cas suspects.

Il n'existe pas d'autre cas actuellement à Franklin et on ne craint pas une épidémie, même si le premier cas a été un véritable cas de fièvre jaune.

Le président McKinley.

Presse Associée.

Washington, 13 août—Le président McKinley a dit aujourd'hui que la tension mentale et physique des derniers mois l'avait beaucoup fatigué, ainsi que tous les fonctionnaires qui avaient assumé de si grandes responsabilités, et que la guerre étant finie et les fatigues inhérentes ayant pris fin il éprouvait un profond sentiment de gratitude.

Le nomination des commissaires chargés de négocier le traité de paix définitif, la préparation des instructions qui leur seront données et d'autres questions importantes nécessiteront probablement, a-t-il dit, ma présence à Washington jusque dans le courant du mois d'octobre. Il a ajouté qu'il pensait qu'à cette époque il pourrait prendre quelque repos.

M. McKinley a dit ensuite que les travaux de la commission de paix dureraient environ un mois, et qu'il espérait que dans sa proclamation à l'occasion du prochain jour d'actions de grâces il pourrait annoncer à la population la signature d'un traité de paix.

Le secrétaire d'Etat Day a passé quelque temps à la Maison Blanche en consultation avec le Président.

Plus tard il a annoncé qu'il n'avait pas été question du personnel de la commission de paix. Il a ajouté qu'aucune nomination ne serait faite aujourd'hui.

A l'Ambassade de France.

Presse Associée.

Washington, 13 août — Après trois semaines d'excitation constante et de travaux durant jour et nuit, pour ainsi dire, l'ambassade de France à Washington a repris son aspect normal.

M. Cambon, ambassadeur de France, a reçu de toutes parts des félicitations pour le succès de la tâche qu'il avait entreprise. Il est très reconnaissant de l'assurance que lui a donnée le Président des Etats-Unis, à l'issue de la cérémonie de hier, de sa gratitude pour les bons offices, non seulement de l'ambassadeur mais du gouvernement français.

Le gouvernement espagnol a été notifié la nuit dernière par le câble de la signature du protocole, ainsi que de la proclamation de paix. La copie du protocole destinée au gouvernement espagnol est partie par la poste.

Il ne reste pour ainsi dire rien à faire au point de vue diplomatique. Quand les dernières formalités seront remplies M. Cambon prendra probablement un congé de quelques semaines et visitera les chutes du Niagara et le Canada. Son fils, Roger, qui est en vacances à Washington, l'accompagnera.

Les autres fonctionnaires de l'ambassade prendront également un repos bien gagné.

On n'a à Washington que peu d'informations relativement au personnel de la commission de paix espagnole. L'opinion générale est que les noms de Senor Léon Castillo, ambassadeur d'Espagne à Paris, de Senor Moret, ministre des colonies, du duc Almadovar de Rio, ministre des affaires étrangères, et de Senor Polo de Bernabe, ancien ministre d'Espagne à Washington, seront pris en considération au moment de la nomination des commissaires.

Le successeur du secrétaire d'Etat Day.

Presse Associée.

Washington, 13 août—Il semble qu'il soit décidé que M. Hay, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, succédera à M. Day aux fonctions de secrétaire d'Etat.

Cette nouvelle n'a rien d'officiel, mais elle vient d'une source qui établit que telle est actuellement la détermination du Président.

Tout indique que la démission du secrétaire Day sera reçue et acceptée d'ici une semaine.

On comprend que le Président nommera M. Day aux fonctions de juge d'une cour de circuit à la fin des travaux de la commission de paix.

Un projet de loi est pendant au Congrès pour la nomination d'un juge additionnel dans le sixième circuit, qui comprend le Michigan, l'Ohio et le Kentucky. Ce district est si étendu qu'un juge ne peut pas suffire, et que la nomination d'un autre juge sera autorisée immédiatement après l'ouverture de la session du Congrès. Les nouvelles fonctions seront remplies par M. Day.

Toutefois, il est possible que le juge Taft, le titulaire actuel, se retire. Dans ce cas M. Day serait nommé sans attendre la décision du Congrès.

LA SITUATION

Les Remerciements à la France.

On sait avec quelle rapidité s'est produite l'entente entre les deux puissances belligérantes; avec quelle promptitude le protocole de paix a été signé et la cessation des hostilités, déclarée. Nous devons tout cela aux bons offices rendus à la fois, à l'Espagne et aux Etats-Unis, par le gouvernement français, et son représentant, M. Cambon. Impossible de faire preuve de plus de tact, de plus d'activité, de plus de sympathie, de plus d'impartialité pour les deux parties adverses.

Qu'avait à gagner la France en cette affaire? Rien, absolument rien.

Il était même possible qu'il surgit, à droite ou à gauche, au moment où l'on s'y attendait le moins, quelque événement imprévu qui pouvait la placer dans une position fausse. A force de bienveillante franchise, elle a mené son entreprise à bien, avec une facilité rare. La droiture, même en politique, est parfois bonne à quelque chose.

Ici, en Amérique, nous ne trouvons plus dans les esprits la même tension qu'au commencement de la semaine qui vient de s'écouler. On s'occupe de la rentrée des tronpes, aux Etats-Unis, et de la convalescence plus ou moins rapide de ceux que la maladie a éprouvés. S'il est encore question d'expéditions lointaines, ce n'est plus que pour maintenir l'ordre dans les pays conquis.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes politiques. Un seul point noir à l'horizon. Nous sommes menacés, dit-on, d'une nouvelle apparition de la fièvre jaune. Certains Etats ont même cru mettre la Louisiane en quarantaine. Espérons que les bruits qui courent sont sans aucun fondement, et que nos bons voisins reviendront bientôt de leur frayeur.

Pour trouver l'âge d'une femme.

En général, les femmes n'aiment point à dire leur âge, mais on peut le trouver en suivant les instructions ci-dessous mentionnées, l'aimable interlocutrice faisant elle-même les calculs.

Dites-lui de poser le numéro du mois dans lequel elle est née, de la multiplier ensuite par deux, d'ajouter cinq, puis de multiplier par 50, d'ajouter ensuite son âge, de soustraire après cela 365, d'ajouter ensuite 115, puis dites-lui de vous dire ce qui reste. Les deux chiffres à droite vous donneront son âge, et les autres le mois dans lequel elle est née. Par exemple, si le montant est 822, elle a 22 ans, et elle est née dans le huitième mois (août). Essayez cela.

ARRIVÉE —DE— GUILLAUME II A FRIEDRICHSRUH.

Pour rendre les derniers devoirs à Bismarck, Guillaume II, nous l'avons dit, s'est fait accompagner à Friedrichsruh par l'impératrice.

Devant la grille du parc, une foule un peu turbulente pour la circonstance, rieuse parfois, se tenait pressée pour voir arriver l'Empereur. Quand le train entre en gare, quelques «hoche»! vite réprimés, se font entendre. Sur le quai, le prince Herbert de Bismarck, tête nue, en habit noir, triste, les traits tirés, attend avec son frère, le comte Wilhelm, en grand uniforme de diplomate, costume noir avec de larges parements d'or. Un peu en arrière, la comtesse Herbert et la comtesse Guillaume se tiennent debout, en grand deuil.

A peine descendu de wagon, l'Empereur, qui portait l'uniforme d'amiral, à bicorne noir et or, s'avance très grave, très triste, vers le prince Herbert, et lui serre longtemps la main. Il parle d'une voix un peu rauque, la gorge serrée. On n'entend pas, mais on devine les condoléances de l'Empereur; puis l'Empereur serre la main au comte Wilhelm et s'avance vers les comtesses Herbert et Guillaume qui font la grande révérence de Cour: l'étiquette ne perd jamais ses droits.

L'Impératrice, très gracieuse dans sa robe de soie noire avec collet mousseux, exprime à son tour, à la famille, ses sentiments de condoléance.

Deux valets de pied descendent du train deux immenses couronnes de lauriers et de roses blanches. Ils les portent sur le cercueil du prince de Bismarck.

Le cortège pénètre lentement dans la cour du château entre une double haie de baïonnettes luisantes.

Dans la suite de l'Empereur, M. de Bulow, ministre des affaires étrangères, et le général von Hahnke.

Toute cette scène a donné l'impression d'une sincérité grave, d'une douleur non feinte. Peut-être cette démarche de l'Empereur atténuera-t-elle les ressentiments de la famille de Bismarck.

La chambre mortuaire, si simple d'ameublement, a été tendue de noir pour la circonstance. Un pasteur de campagne est là. Il prononce un discours qui dure une dizaine de minutes. Il rappelle les vertus du défunt, à qui seront accordées, dit-il, les promesses de la vie éternelle. Deux cantiques, que l'Empereur et l'Impératrice chantent avec les personnes présentes, précèdent et suivent la petite allocution simple et incolore du pasteur.

Vingt-cinq personnes s'étouffent dans cette chambrette, et quelques-unes sont sur le point de s'évanouir.

Après la bénédiction, l'Empereur, l'Impératrice et leur suite, en tout une vingtaine de personnes, retournent au train spécial qui les a amenés. L'Empereur embrasse au départ le prince Herbert et le comte Wilhelm, et baise la main des deux comtesses. La visite a duré en tout quarante-cinq minutes.

Au courant de cette visite, l'Empereur a proposé d'élever en l'honneur du prince de Bismarck un immense sarcophage dans l'église du Dôme, à Berlin, où reposent les Hohenzollern.

Mais un sarcophage sans le corps du chancelier, qui doit rester à Friedrichsruh, cela parait un peu bizarre. L'Empereur voudrait y ajouter une statue de Bismarck, de grandeur naturelle. La famille, qui n'a pas prévu cette proposition, l'a accueillie sans enthousiasme. Ce qui lui tient à cœur, c'est le mausolée tout simple et modeste qu'elle élèvera, sur le Schneckenberg, au grand chancelier dont elle croit suivre fidèlement les intentions en évitant, autant que possible, les manifestations théâtrales et les fêtes somptueuses.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

On sait déjà que l'engagement de l'orchestre mexicain touche à sa fin, et que le capitaine Payen et ses musiciens vont bientôt nous quitter. Ils en profitent pour redoubler d'entrain et d'habileté et pour nous faire entendre, à tour de rôle, tous les morceaux de leur répertoire aussi attrayant que varié. Sous ce rapport, le programme d'hier soir était remarquablement bien composé. Il en sera de même pour le concert de ce soir.

West End.

La meilleure idée que nous puissions donner de la façon dont sont composés les concerts Bellstedt, au West End, c'est de tout simplement les titres des morceaux exécutés hier, soir:

Ouverture de Fidelio, de Beethovin; les Walkyries, de Wagner; l'ouverture d'Obéron de Weber. Voilà, certes, de la musique de haute volée, s'il en fut jamais.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une *médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.*

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes.* Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

---

ner?

Et essuya ses yeux et, d'une voix assourdie, commença:

—Le jour même où vous êtes venu me trouver pour m'accabler de vos reproches, hélas! mérités, et de votre mépris, j'eus aussi la visite de de Migrane une heure à peine après la vôtre. Ce fut la dernière visite qu'il me fit, car depuis il n'a plus remis les pieds chez moi.

Vous ne devineriez jamais ce qu'il venait me proposer. Eh bien, c'était d'unir ma destinée à la sienne. Il me dit, en très habile comédien, qu'il m'aimait depuis longtemps; que c'était un amour sincère, une grande passion que je lui avais inspirée, il me demanda, me supplia même de consentir à devenir sa femme. Je n'ai pas besoin de vous dire de quelle façon j'accueillis sa proposition.

Il était encore avec moi et allait enfin se retirer, lorsque ma femme de chambre m'annonça la visite de M. Gresham et de sa fille.

Je ne tenais pas à ce que le père et la fille rencontrassent de Migrane chez moi, et lui tenait encore moins à se trouver en présence du banquier anglais. J'ai su depuis qu'il s'était rendu coupable d'une escroquerie envers M. Gresham. Afin d'éviter la rencontre des deux hommes, j'eus la malencontreuse idée de faire sortir de Migrane de la maison, en passant par ma chambre. Quand M. Gresham et sa fille m'eurent quittée et que je rentrai dans ma chambre, je m'aperçus que votre lettre adressée à Valentine n'était plus à l'endroit où je l'avais placée, sur la table. Après l'avoir vainement cherchée, je dus me rendre à l'évidence: de Migrane s'était arrêté dans ma chambre, avait vu la lettre et s'en était emparé.

—Je vous interromps, madame la baronne; comment cette lettre, que Mlle Mersen croyait avoir détruite avec les autres qu'elle avait reçues de moi, se trouvait-elle sur la table de votre chambre?

—Ah! je ne veux rien vous cacher, je dois tout vous dire. Pendant que M. Barruet était dans le salon, au genoux de Valentine et lui parlait de son amour et de ce qu'il avait l'intention de faire pour elle, j'entrai dans la chambre de Mlle Mersen; j'étais convaincu qu'elle avait reçu de vous, en cachette, des billets lui donnant des rendez-vous. Poussée par une curiosité que, depuis, j'ai souvent maudite, et plus encore par l'effroyable jalousie qui me mordait au cœur, car déjà je vous aimais de toute mon âme, je voulus savoir dans quels termes vous écriviez à Valentine. Elle avait un petit meuble dans lequel elle serrait ses objets les plus précieux; c'était donc dans un tiroir de ce meuble que devaient se trouver vos billets doux. Les tiroirs étaient fermés, mais Valentine avait laissé son portemonnaie sur la cheminée et j'y trouvai la petite clef du meuble.

La jeune femme s'arrêta. Elle était oppressée, la voix lui manquait.

—Je devine ce qui s'est passé, dit Jacques tristement: vous auez trouvé le petit paquet de lettres, vous les avez lues....

—Oui, mais rapidement, car cette lecture me causait une horrible souffrance.

—Enfin, une de ces lettres, vous paraissant plus intéressantes que les autres, vous l'avez prise.

Ah! madame, comme vous avez été coupable!

—Je le sais, monsieur le comte, et je me suis sévèrement condamnée; ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore n'est qu'un juste châtiment de ma mauvaise action. Pourquoi me suis-je emparée de cette lettre? Je ne saurais vous le dire, je n'en sais rien; je n'ai pu obéir qu'à un seul sentiment, celui de la jalousie qui me dévorait; elle était le noir démon qui, à ce moment, me possédait.

—Mais après cela, comme vous avez été imprudente en laissant dans votre chambre en vue sur une table, un papier contenant un secret dont la révélation peut avoir les plus terribles conséquences!

—Il y a là une fatalité, monsieur le comte. La lettre était enfermée, avec d'autres papiers, dans un petit coffret d'argent; je la pris là, après que vous m'eûtes quittée, ayant bien l'intention de la brûler. J'avais eu la pensée de la mettre sous vos yeux et de la détruire immédiatement devant vous.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

—Ah! pourquoi? Parce que je n'ai pas osé, parce que le courage m'a manqué; oui, le cœur meurtri par vos dures paroles, je n'ai pas eu le courage de m'accuser devant vous d'une autre action méprisable.

Pourquoi, ayant la lettre dans la main, ne l'ai-je pas livrée à la flamme d'une allumette? Encore la fatalité, monsieur le comte. Vous m'aviez laissée dans un état pitoyable; tout ce que vous veniez de me dire m'avait bouleversée, j'étais comme folle; au lieu de détruire la lettre, je m'absorbai complètement dans mes sombres pensées.

Je fus tirée de mon espèce de torpeur par Séraphine, qui venait m'annoncer la visite de de Migrane. Laissant la lettre sur la table, je sortis de ma chambre pour recevoir et vite congédier cet homme avec lequel j'avais déjà pris la résolution de ne plus avoir aucune relation. Voilà la vérité, toute la vérité, monsieur le comte.

Jacques hocha silencieusement la tête.

Mme de Gassie reprit:

—Ce fut une immense douleur que j'éprouvai, un véritable désespoir qui s'empara de moi quand j'eus constaté la disparition de la lettre et compris que de Migrane l'avait volée.... Cet homme, en qui je n'avais déjà alors qu'une très médiocre confiance, dont je connaissais un peu la vie désordonnée, cet homme connaissait un secret qui pouvait être entre ses mains une arme terrible!

—Terrible, en effet, madame. Mais n'avez-vous rien fait pour rentrer en possession de cette lettre?

—Si, si, monsieur le comte, j'ai fait pour cela tout ce que je pouvais. J'ai passé une nuit affreuse et le lendemain je suis allée trouver le misérable, chez lui.

—Eh bien?

—Eh bien, monsieur le comte, il voulait bien me rendre la lettre, mais à condition que je consentisse à être sa femme. Je lui dis alors ce que je pensais de sa personne et ne lui cachai point le mépris et le dégoût qu'il m'inspirait. Il resta calme et même souriant. On peut injurier cet homme, l'outrager de toutes les manières, il ne bronche pas.

En échange de la lettre, je lui ai offert vingt mille, trente mille cinquante mille francs, peut-être davantage, je ne me souviens plus.

—Et il a refusé?

—Oui, le misérable, il a refusé.

—Il sait que Mme Barruett a un capital d'un million déposé à la Banque de France, et il n'ignore pas que M. Barruett a une fortune évaluée aujourd'hui à plus de vingt millions.

—Après l'insuccès de ma démarche, je fus sur le point de vous faire savoir que votre lettre était entre les mains de de Migrane; mais la honte de ma mauvaise action, la honte d'avoir à vous en faire l'aveu m'a retenue; j'ai encore manqué de courage D'ailleurs, qu'auriez vous pu faire?

—Rien probablement; mais peut-être auriez vous dû prévenir Mme Barruett.

—J'en ai eu la pensée; mais elle était si tranquille, si heureuse!....Devais-je troubler ce bonheur, dont elle me parlait dans ses lettres, en jetant l'inquiétude dans son âme?

—C'est juste, vous avez eu raison de ne pas la prévenir.

—Et puis je cherchais à me tranquilliser moi-même, me disant que de Migrane, qui craint de tomber entre les mains de la justice et ne veut pas courir le risque d'aller où il devrait être déjà, n'oserait pas faire usage de la lettre et renoncerait à son projet de soutirer de l'argent à Mme Barruett. Des années se sont écoulées, et, n'ayant rien appris qui fût de nature à m'effrayer, je gardais ma tranquillité.

—Depuis qu'il a été honteusement chassé du Ministère, de Migrane, qui a des relations dans toutes les capitales de l'Europe, a beaucoup voyagé et a dû vivre d'expédients partout où il a passé; il était évidemment à bout de ressources quand il est allé à New-York, pour extorquer cinquante mille francs à Mme Barruett. Enhardi par ce premier et facile succès, il ne s'en tiendra pas là; avant peu, c'est certain, il recommencera.

—Mais que peut-il faire maintenant, puisque....

—Attendez, madame la baronne ce n'est pas une lettre, mais un fac-similé de ma lettre qu'il a remis à Mme Barruett.

—Est-ce possible, cela, est-ce vrai, monsieur de Valmont? s'exclama la jeune femme.

—Absolument vrai.

—Ainsi, vous êtes sûr, bien sûr!

—Oui.

—Ah! la canaille!.... Mais que faire, mon Dieu, que faire?

—Arrêter, si c'est possible, les malheurs que le misérable peut déchainer sur la famille Barruett.

—Mais comment, monsieur le comte, comment, dites?

—Malheureusement je ne le sais pas.

—Ah! la malheureuse Valentine est perdue!

—Je le crains.

—C'est beau à vous de vouloir la sauver.

—Pour cela, je ferai tout au